

Pierre GRELLET. — Chemins écartés : Relâche dans une vallée solitaire où le drame côtoie l'idylle.

Il semble qu'à aucune époque de l'humanité les heures de paix ne devraient être en plus grande bénédiction que pour la nôtre. Heures rares, infiniment précieuses dans le tumulte qui nous enveloppe de toutes parts. Le gain d'une journée est une chose merveilleuse, un répit qui nous apporte une grâce, une libération qu'il faut accueillir comme un miracle, un oubli qui est une faveur inappréciable. Au temps de Boccace, les seigneurs et leurs compagnes fuyaient Florence, ravagée par la peste et la discorde et se retiraient à la campagne pour se dire des contes. Nous avons mieux. Notre campagne est encore faite de grands espaces, largement accessibles à tous ceux qui cherchent une trêve aux servitudes quotidiennes. Parcourir nos monts, ce n'est pas seulement fuir les bruits de la terre et du ciel, c'est s'élever au-dessus de ce qui cause nos peines, nous procurer une relâche donnée par le contraste apparent des formes immobiles qui nous environnent et la mobilité des foules humaines dont le bruit ne nous atteint plus.

Et pourtant, le drame côtoie partout l'idylle, la nature ne cesse d'être en travail sous son apparence immobile. Nous sommes dans un des villages les plus écartés de Suisse, à Binn, au fond d'une ramification de la vallée de Conches. Nous l'avons atteint en trois heures, par le vieux chemin solitaire, montant de Grengiols, qui pendant des siècles relia au monde les habitants de ce clos retranché des Alpes. A travers les mélèzes, nous sommes arrivés au pont en dos d'âne qui franchit les gorges profondes de Twingen. Il passe pour avoir été construit par Charlemagne. On ne prête qu'aux riches, mais le souvenir du grand empereur d'Occident, attaché à cette arche rustique enjambant un abîme alpestre, est un bel hommage à notre civilisation millénaire.

A l'âge du fer et du bronze, des colons venus peut-être par les cols qui relient à l'Italie ce vallon isolé, furent les premiers habitants des quelques villages de bois dont Binn est le nom commun. Tout est paix et silence sur ces humbles toits de grosse ardoise, coiffant les maisons de bois noir à linteaux blancs, formant des groupes épars. Le principal s'agglomère sur une terrasse de verdure autour d'une petite église blanche que spiritualise la pureté de l'ambiance. Moins sec que dans le Valais central, le climat fait prospérer les herbages. L'atmosphère s'imprègne du parfum du foin coupé. Pour ceux qui, dans la foule, sont mêlés aux agitations humaines emportées dans un tourbil-

lon de plaisirs et d'angoisses, le vallon de Binn, dans sa transparente fraîcheur, apparaît comme l'asile du bonheur.

Mais nous n'y pénétrons que pendant une suspension du danger qui plane sur cette haute combe que les montagnes surplombent : il lui arrive d'être ensevelie sous trois mètres de neige et de demeurer pendant des jours sans communication avec l'extérieur. Et quand ces masses s'amollissent, c'est l'avalanche qui menace à chaque instant de se détacher des couloirs pour se précipiter sur les chalets. A la fin du siècle dernier, encore, un des villages fut emporté : vingt-cinq chalets et cinq hommes furent recouverts du blanc linceul. Devant le péril, l'homme impuissant n'a son recours que dans l'aide surnaturelle. La vie se concentre, en ces semaines où le silence est total, dans le petit sanctuaire d'où s'élèvent des prières ferventes, prolongées souvent toute la nuit.

La route carrossable, montant de la vallée de Conches, et le car postal qui relaye sur une petite place, non loin du pont arqué qui, depuis 1574, relie les deux fractions de l'agglomération principale, n'ont pas encore porté atteinte à l'intégrité du site. L'utilité alpicole de cette voie de communication est plus effective, quoique moins répandue, que son utilité touristique. A notre époque où les foules laissent à des conducteurs professionnels le soin de les guider sur les chemins battus et les avenues bien foulées du tourisme, l'existence de cette route permet celle d'un hôtel, fréquenté par ceux pour lesquels le silence et la solitude, tout au moins relative, ne sont pas des épouvantails. Mais elle facilite l'exploitation du bois, celle des alpages, amodiés à diverses communes, celle des fromages de Binn, dont les connaisseurs apprécient la finesse, celle des clochettes de bronze, qui sont la seule et modeste industrie du vallon.

Parmi toutes les pointes rocheuses qui limitent l'horizon de Binn, une haute coupole gazonnée, l'Eggerhorn, se détache, séparant la vallée d'une vallée plus isolée encore, le Rappental, qui descend, d'alpage en alpage, sur le village d'Ernen. Excursion idéale pour qui prend son plaisir aux altitudes moyennes et s'arrête aux limites où la nature cesse d'être humaine, où l'excursion devient escalade. Son sommet, croupe herbeuse, fait face, en une subite et saisissante apparition, au monde glaciaire qui borde la haute vallée du Rhône, qu'on voit, dans sa dénivellation profonde, descendre de palier en palier, ses flancs tachetés de l'or des céréales jusqu'aux dégradés bleuâtres du Léman. De lointains orages, visibles et invisibles (ceux-ci les plus redoutables) nous fai-

saient apprécier, comme un inestimable bienfait, cette heure de silence sur les hauts lieux.

Puis, conduite par l'abbé Mariétan, interprète du Vieux-Pays, dont il connaît si bien l'*Ame et les Visages*, notre caravane, celle de ses fidèles Murithiens, dessina sa frise sur les champs de neige qui séparaient d'immenses étendues pourpres, fleuries de rhododendrons. Nous redescendions sur les flancs du Rappental désert où le petit berger de Conches, Mathieu Schinner, qui finit sous la pourpre cardinalice, venait faire paître ses chèvres. Au bas de la montagne, Ernen, où son oncle, le curé, l'initia à la vie intellectuelle, nous ouvrit son forum rustique, décoré de la plus ancienne image murale de Guillaume Tell, et son église, ample et blanche, dont l'intérieur est discrètement orné de quelques beaux groupes en bois polychromé; une émouvante *Pieta* du commencement du XIV^e siècle, la plus ancienne du Valais, l'autel portatif du grand cardinal, avec son petit peuple de statues dorées et ses deux vantaux faits pour être repliés sur le bât qui le convoyait par monts et vaux, enfin, avec le calice d'or dont il dota le sanctuaire au clocher reconstruit par ses soins, un précieux groupe sculpté, représentant la Vierge en majesté, entre l'adoration des bergers et celle des mages.

Jusqu'à notre retour dans le tumulte d'un soir dominical, les grandes images du monde naturel et divin nous accompagnèrent.

Pierre GRELLET. — Magies automnales : Paysages d'églogue au cœur du Valais.

L'automne est un prodigieux transformiste. Sa lumière transfigure les scènes les plus humbles. Une paysanne en robe bleue, menant à la gaule deux chèvres blanches pâturer le long d'un bois de chênes flammé d'or, ce n'était plus une simple pastorale, mais une féerie où tout devenait merveilleux, irréel, irradié, quelque chose comme une sublimation des peines et des travaux de la vie dans leur noblesse rustique. C'est de ces visions que Cervantès dut être imprégné quand, pour Don Quichotte, il faisait apparaître Maritorme en princesse de légende.